

Joséphine La Costa – Terre-Neuve / Newfoundland

Joséphine La Costa est née en 1904 à La Grand-Terre, petit village situé dans l'ouest de Terre-Neuve, sur la presqu'île de Port-au-Port. Cette même année, la France cédait ses droits exclusifs d'exploiter la pêche sur la côte ouest de Terre-Neuve par une convention signée avec l'Angleterre. Port-au-Port commençait donc à s'intégrer à Terre-Neuve au début du XX^e siècle, alors qu'auparavant les contacts étaient plus nombreux avec la France. La langue anglaise a cependant pris beaucoup d'années à s'implanter sur la presqu'île et pendant les premières décennies du XX^e siècle, la population locale a été desservie par un curé acadien et des enseignantes francophones.

Le milieu dans lequel Joséphine La Costa a été élevée en est un où la population était encore fortement influencée par ses origines françaises, ainsi que par la présence d'Acadiens venus du Cap-Breton. C'était un milieu où la vie était dure, mais où les habitants étaient bien adaptés à leur environnement, comme le témoigne Joséphine La Costa, qui n'hésitait pas à marcher plusieurs kilomètres pour visiter ses amies à Cap Saint-Georges, franchissant l'imposante montagne qui séparait La Grand-Terre et le Cap. Le témoignage publié ici raconte les années d'enfance et de jeunesse de Joséphine, avant son mariage.

Joséphine La Costa était bien connue chez elle pour son répertoire de chansons traditionnelles, dont plusieurs ont été publiées par Kenneth Peacock dans *Songs of the Newfoundland Outports* (Ottawa: Musée national de l'homme, 1965). Elle a d'ailleurs chanté au premier festival francophone de Cap Saint-Georges en 1980 où elle a été interviewée par Ronald Labelle. L'entrevue fait partie de la collection Ronald Labelle au Centre d'études acadiennes.

Joséphine La Costa was born in 1904 at La Grand-Terre, a small community situated on the Port au Port Peninsula, in western Newfoundland. The year she was born, France ceded its exclusive fishing rights on what had been the "French Shore", and the west coast of Newfoundland began a slow integration into Newfoundland society. The inhabitants of the Port au Port Peninsula had had more contact with France than with St. John's until the beginning of the Twentieth Century, and it took several years for use of the English language to become widespread in the area. During the early decades of the century, the local population was served by French Canadian schoolteachers and an Acadian priest.

When Joséphine La Costa was growing up, the people in her community were still strongly influenced by their French heritage, as well as by the presence of a large number of Acadians who had come from Cape Breton to settle on the Peninsula. Living conditions were harsh in the area, but the population was well adapted to the environment. Joséphine La Costa herself is a good example of this. As she recounts in her life story, as a girl she thought nothing of walking several miles to visit her friends in Cape St. Georges — crossing a forbidding, fog-shrouded mountain in the process. The life story included here covers her childhood and adolescent years, before Joséphine's marriage at the young age of seventeen.

Joséphine La Costa was well known as a traditional singer in Cape St. George, the community where she spent most of her adult life. Several of her songs were published by Kenneth Peacock in *Songs of the Newfoundland Outports* (Ottawa: National Museum of Man, 1965). She was one of the singers at the first French Newfoundland Folk Festival at Cape St. George in 1980, where she was interviewed by Ronald Labelle. The following text is a portion of the interview, which is included in the Ronald Labelle collection at the *Université de Moncton's Centre d'études acadiennes*.



R.L. – Votre grand-père puis votre père c'était-tu des pêcheurs quand i' sont venus ici ?

J.C. – Ah oui, c'était un pêcheur aussi mon défunt grand-père. Adolphe Rivolan.

R.L. – Ces pêcheurs-là, la plupart, i' venaient pêcher ici, puis i' s'en retournaient en France après, hein ?

J.C. – Oh, non. I' avont resté à la Grand-Terre, hein. Ils avont habité, hein, à la Grand-Terre, voyez-vous. Ça fait qu'i' se sont faits des maisons. On était deux familles, vous savez, puis on restait dans la même maison su' l'en premier. Puis après ça, i' se sont faits chacun une maison neuve. Puis on a resté ensemble tout le temps, là.

Grand-mère s'appelait Henriette. C'est un nom français, hein, Henriette. Mais c'était une Bretonne. C'était une Bretonne, vous savez. Ah oui. Ma défunte mère, hein. C'était la fille à mon grand-père, défunt grand-père Rivolan, hein, un Breton. Mais elle parlait français. Défunt père nous disait... grand-père nous disait des paroles, hein, en français. [Note : Madame LaCosta veut dire en breton]. On allait d'une maison à l'autre et puis on contait des contes, on chantait des chansons, toutes sortes d'affaires dans la veillée.

R.L. – Avez-vous connu votre grand-mère ?

J.C. – Oh, oui, oui, et mon grand-père. Elle savait des belles chansons, elle, elle chantait bien, elle.

R.L. – Votre grand-mère, elle venait de Bretagne vous avez dit ?

J.C. – Non, je sais pas d'où ce qu'elle... C'était une Duval, elle, vous savez. Oui, ça fait Duval c'était un Français aussi à quelque part de la France, là, hein, à quelque part de la France. Mais elle, son père c'était un Duval.

R.L. – Vous êtes née à la Grand-Terre...

J.C. – Je suis née à la Grand-Terre, oui.

R.L. – Ça faisait-tu longtemps qu'i' y avait du monde qui restait là ?

J.C. – Oh, oui, mais i' y avait pas grand maisons. Non. I' y avait pas beaucoup de maisons. I' y en avait peut-être une dizaine !

On gardait des animaux — des brebis, pis des... des bêtes à cornes, hein. On avait des vaches. On faisait du beurre ; on ramassait de la crème et puis on faisait du beurre pour notre usage. On en vendait pas. De la viande en masse ! Ah oui, de la viande en masse.

R.L. – Qu'est-ce que vous faisiez pour conserver la viande ?

J.C. – Eh bien, i' y avait pas de *freezer* ce temps-là. On avait des magasins, hein. Et puis là i' ramassions des pilotes de son de scie, là. I' y avait de la glace et puis du son de scie. Et puis ça conservait la viande fraîche dans les magasins, dans le son de scie et puis la glace. Ça conservait la viande fraîche, hein, mais on en salait aussi, voyez-vous.

R.L. – Vous deviez manger beaucoup de poisson aussi.

J.C. – Ah, du poisson en masse. Ah oui. Des fois les gots — on nettoyait les gots, hein, et puis c'est bon ça *stuffé* avec du pain, des oignons, du sel et du poivre. C'était bon.

Et puis on pouvait les fricasser aussi, vous savez. On mangeait ça avec des pommes de terre.

R.L. – Mangiez-vous du homard dans ce temps-là ?

J.C. – Du homard, oui i' y avait du homard aussi. Ah oui. I' pêchaient le homard, i' pêchaient la morue. Puis la morue salée et des fèves salées pour l'hiver, vous savez. On manquait pas de rien, vous savez. Mais dame ! I' y avait pas grand prix pour, hein. Mais on manquait pas de rien, non.

R.L. – Aviez-vous travaillé, vous, à faire sécher le poisson, puis à la pêche ?

J.C. – Ah, oui. Bien, à la Grand-Terre, hein, et sécher la morue sur la grève, laver la morue à dix *cents* à l'heure — dix *cents* par jour ! Dix *cents* par jour ! C'est pas beaucoup, hein ? Non ; ah, il avait des grands dories, là, vous savez, le défunt Jack Cornac, lui. Et puis on lavait la morue là-dessus on allait porter... on prenait des boyards, là. Des boyards, quoi, c'est deux bois, et puis des morceaux de planches cloutés là-dessus, là. Eh bien, avec des morceaux de... des bois, puis i' portions ça su' la grave. Nous autres avions un grand doris. Je lavions la morue là-dedans, et puis j'éparions ça sur la grave, et puis le soir on la rentrait. On la mettait en piles sur la grave. Et ils avient des vigneaux. Ils avient des vigneaux après, hein, des vigneaux. Et puis i' mettaient par piles su' les vigneaux, éparés sur la grave. Le soir, on la rentrait ; mettre tout par piles jusqu'à temps qu'elle soye sec comme il faut.

R.L. – Est-ce que les femmes faisaient filer de la laine ?

J.C. – Oh, oui. Dans le printemps, on raliait les brebis, là, dans le morceau, et puis on les tondait, on coupait la laine dessus, vous savez ?

R.L. – Oui.

J.C. – Et puis après ça, bien, i' fallait laver ça et écarder. Éplucher premier et puis écarder, et puis filer.

R.L. – Écarder, ça prenait du temps, ça ?

J.C. – Oh, oui, ça prenait du temps écarder avec des écardes, hein. On écardait avec des écardes, puis on filait.

R.L. – Des écardes faites comme avec des clous ?

J.C. – Ah, c'est pas du gros *wire*, mais c'est des dents exprès pour des écardes. I' y en a encore, des écardes.

R.L. – Est-ce que les femmes se mettaient ensemble pour écarder la laine ?

J.C. – Oh, oui. On avait des écarderies, ah oui, des écarderies avec du *fun*. Oui, ça chantait, ça filait, puis ça écardait, puis ça chantait. Et puis un petit coup à boire de temps en temps. De la bière de prusse, on avait dans ce temps-là.

La bière de prusse, c'était bon ça. C'était la bière de mon défunt père, ça. C'était son thé, ça. Oui, c'était son thé. C'est rien que ça qu'i' boivait... pour son dîner, puis son souper. Oui, c'est rien que ça qu'i' boivait, de la bière de prusse.

R.L. – Est-ce qu'i' en faisait de la bière de prusse ?

J.C. – I' en faisait de la bonne bière, hein. Ah, des ponchons, des ponchons de vingt gallons. Ah, quand il était à l'île Rouge, hein, c'était tout des Français, là. Quand i' preniaient des repos de mer ou quand qu'i' ventait, hein, au large. I' boivient, puis i' chantient, et puis... Ah oui, puis de temps en temps i' lisient aussi, hein.

R.L. – Votre père, lui, comment qu'i' s'appelait ?

J.C. – Théophile Dubé. [...] moi j'ai entendu dire qu'il appartenait de France, du bord de La Rochelle.

R.L. – Mais votre père était par ici, mais votre grand-père est-ce qu'i' restait à Terre-Neuve aussi ?

J.C. – Bien, mon grand-père, i' était à la Grand-Terre aussi. Ah oui. On restait tout ensemble, vous savez.

R.L. – Est-ce que votre grand-père est venu avant votre père ?

J.C. – I' ont tout venu ensemble. Ah, c'était un grand chanteur mon défunt père. C'était un vrai acteur, vous savez. Ah oui. Avant qu'il a parti, i' a servi les prêtres. I' vous ont dit ça, hein ?

R.L. – Oui. Votre père ou votre grand-père, ça ?

J.C. – Mon père. Quatorze ans qu'il a été avec les prêtres. I' en a vu un petit peu. Bien oui, i' était pour être prêtre lui-même, puis i' a pas... I' a pensé en lui-même : « Je vas pas pouvoir tiendre la *job*. »

R.L. – Changé d'idée.

J.C. – Changé d'idée ! Changé de convaincre. Il avait rien que la soutane à prendre. Ah oui, i' restait... tout le restant, i' le savait.

R.L. – I' était bien instruit comme ça.

J.C. – Oh, oui, i' était bien instruit.

Moi j'étais pas bien... moi je suis pas instruit. J'ai pas de l'éducation. Dans ces temps-là, c'était de la misère avoir des maîtresses d'école, des maîtres d'école. On pouvait pas en avoir.

R.L. – Quand vous étiez petite, i' y avait-tu une maîtresse d'école ?

J.C. – Eh bien, la première que j'avons eu c'était mademoiselle Poirier de Québec. Elle nous a dit qu'elle était de Québec, hein. Eh, là, oui mais i' fallait chanter, apprendre à chanter, puis elle jouait l'*organ*, hein. On chantait des cantiques français. Le cantique de sainte Anne, que je chantions. *Anyway*, elle veillait ceux-là qui ouvraient leur bouche beaucoup grande, mais moi je rouvrais pas la mienne grande. Elle avait un archet de violon pour un fouet. Un archet de violon, ah oui. Oui mais, elle voyait que je rouvrais pas ma bouche grand assez pour chanter. Elle me donne un coup de fouet, là. Je crois que la marque c'est encore là. C'était tout bleu. Oui, ah oui, mais dans ce temps-là, on allait à l'école si i' voulaient, hein, si on voulait aller. Je suis plus retournée à l'école. J'étais dans le livre de A-B-C, là, la moitié de ça. Ah, oui.

R.L. – Après avoir été fouettée, là, vous avez dit...

J.C. – Non, j'ai plus retourné après. Non ! À tous les mois... à tous les deux mois, défunt Father Pineau venait à la Grand-Terre, hein. I' était à Clam Bank Cove, lui, hein, à Lourdes qu'ils appelont. Et puis, i' venait à la Grand-Terre, hein, et puis i' jouait du piano. Et puis tous ceuses-là qui savaient chanter et bien i' chantaient tous ensemble, là, hein. Ceux-là qui voulaient chanter. J'ai chanté avec eux.

Des fois... mon défunt père... ma défunte mère était morte ce temps-là, hein, et moi j'allais me divertir, hein. J'étais allée chez des vieux, là. Oui, dans mon jeune temps, là. Quand qu'i' faisait noir, j'avions une grosse lanterne, hein. Bien, j'allais avec ma lanterne, tout seul ! Ah, j'allais trouver les vieux, les deux vieux, Jos Lainey puis sa vieille, Marcelaine. Puis i' aviont une vieille fille, Annie, et puis ça jouait de l'accordéon, ça. Elle jouait de l'accordéon, et puis moi j'écoutais ça. I' y avait des... des fois i' y en avait d'autres qui venaient là. I' dansiont. Ah oui, puis elle jouait de l'accordéon, et puis le vieux, lui, i' contait des histoires de revenants.

R.L. – I' vous faisait peur avec ça ?

J.C. – Eh, non, ça me faisait rien. J'étais avec mon défunt père, hein, i' avait peur de rien, lui. Moi non plus, j'avais peur de rien [rire]. Des fois j'arrivais — défunt père était veuf, hein — i' dit : « Fais attention, i' dit — Marie Jo, à c'tte heure, elle était plus jeune, elle, vous savez, elle était plus jeune que moi — fais attention, i' dit, soyez ici pour dix heures et demi. » Ah, on avait notre heure pour s'en venir. Ah, oui mais je partais avant. Je partais vers dix heures et quart pour arriver chez nous à dix heures et demi. Et puis, à c'tte heure, on boulangeait la nuit, là, vous savez, avec les morceaux de pâte... de la pâte qu'on avait de reste, vous savez. Dans ce temps-là, c'était du pain de même je faisons ça. Quand j'arrive, il avait le pain levé, il avait boulangé le pain. Oh, c'était un boulanger aussi. Sur l'Île Rouge, c'était un boulanger, oui. Le pain était su' le bout de la table. I' était en fait de lire au bout de la table. « Ah, t'es arrivée, c'est dix heures et demi, c'est le bon temps, très bien. Une autre fois, i' dit, tu peux aller, i' dit, si tu viens à la même heure, mais, i' dit, si tu dépasses cette heure-là, tu vas plus. » [rire] Et puis pour ces vieux-là, et bien eux dansiont et puis moi je chantais pour eux, vous savez. Et puis lui contait des histoires, des revenants... toutes sortes d'affaires de même.

R.L. – Des fois, les gens marchaient loin dans ce temps-là, hein.

J.C. – Ah, j'ai marché ma part, moi. Mais... d'ici au *Crossing*, là, à *Stephenville Crossing*, je prenais deux jours pour aller là.

R.L. – Oui ? Avez vous déjà marché ça ?

J.C. – Marcher ! Et puis, quand j'étais à la Grand-Terre, j'étais fille, hein. Eh bien, le printemps, bien les pêcheurs, hein, i' aviont des *cod traps*, là, hein, et puis tout le monde du Cap venait là, hein, à la

Grand-Terre pour pêcher, hein... des cabanes de pêcheurs qu'i' y avait tout le long du Cap. Oui, mais i' partiont dans août, hein. I' y avait pas grand filles ce temps-là, hein. J'étais fière qu'i' veniont, moi, j'allais me promener avec y-eux, hein. Oui, mais quand qu'i' étiont partis, moi je m'ennuyais. Ah, c'est-tu ça — par-dessus la montagne ! Tout seule par-dessus la montagne ! Ah, j'allais chez le vieux — i' était en vie dans ce temps-là — le père à Charlie Cormier. Et bien, j'allais là en premier. I' y avait des filles en masse là, hein. J'allais là en premier. Puis après ça, je venais au Degrat, par ici, chez le vieux Laurent, Laurent Chiasson. I' y avait des filles là aussi, hein. C'était tout mes amies, ça, hein.

R.L. — C'était une longue marche, marcher par-dessus la montagne.

J.C. — Sur la montagne ? Ah, ça me prenait une demi-journée, moi. Moi je marchais pas vite. Un *lunch*, ah, un *lunch* avec moi. Je restais une semaine ou deux par ici, puis je retournais *back* encore [rire]. J'allais chez le vieux Charlie Cormier. I' y avait des filles là aussi. Je restais avec y-euses.

R.L. — Mais je savais pas que vous aviez déjà marché jusqu'au *Crossing* aussi.

J.C. — Oh, oui, ça a pris deux jours, là. Ah, oui.

R.L. — Vous arrêtiez à une maison en chemin.

J.C. — Ah, bien, je rentrais dans les maisons, puis i' me donniont à manger. Puis là, je prenais à marche encore, et puis en venant pareil, je restais une semaine de temps là, puis je m'en venais encore ici à marcher. Je rentrais dans les maisons, puis i' me donniont à manger, hein.

R.L. — Quel âge vous aviez quand vous êtes partie de la Grand-Terre ?

J.C. — Dix-sept. Bien oui, c'était à l'âge je m'ai mariée, à dix-sept ans.

R.L. — Votre mari, lui, de quelle place qu'i' venait ?

J.C. — De la même endroit que mon défunt père.

De la même endroit, de France, du côté de La Rochelle. I' l'appeliont Raphaël, hein, Raphaël Costard [La Costa]. Voilà trente ans qu'il est mort.